



Jean-Marie Kerwich

Entretien

avec Anne Segal & Patrick Maury

A.S : Bonjour Jean-Marie Kerwich. Un grand merci de nous accorder cet entretien pour le 2^{ème} numéro de Secousse, revue de littérature électronique des éditions Obsidiane. Je mènerai cet entretien avec Patrick Maury. Tout d'abord, quelques mots pour vous présenter. La vie de votre aïeul Stanislas nous offre une bien belle parabole sur le monde gitan : Stanislas arrive en France, de Hongrie, à cheval, en 1786 ; puis il va vivre en Algérie, où la légende familiale rapporte qu'il volait un linceul par jour avant de les coudre ensemble pour fabriquer son premier chapiteau. Ici, avec l'imagerie liée au cirque, associée à vos traditions gitanes, le vol se transforme en don, une fête du vivant en l'honneur des morts et non une profanation ! Vérité ou légende, à vous de nous le dire.

JMK : Non, c'est une vérité, une vérité qui peut devenir une légende...

A.S : Vous êtes né en 1952 à Paris, d'une famille de Gitans piémontais. En 1963, vous partez avec vos parents, aux États-Unis, qui ont obtenu un contrat dans un cirque. L'année suivante, la famille part au Canada pour une quinzaine d'années. C'est là-bas que vous commencez à écrire et où vos parents vont fonder un cirque ambulante. Vous rentrez en France en 1979. Puis, vous continuerez à travailler par la suite de nombreuses années dans différents cirques et cabarets. Cette vie nomade, à l'école du cirque, est je crois pour vous révolue, peut-être par désir, certainement par nécessité.

JMK : Oui, un peu par le désir et un peu par la nécessité, par l'âge... et le désir qui s'est un peu estompé, du fait d'une nouvelle évolution que j'ai du mal à suivre.

A.S : Aujourd'hui, en parallèle de votre travail d'écriture, on découvre dans L'Évangile du gitan, votre dernier recueil (paru en 2008 au Mercure de France), qui je crois va avoir une troisième réédition, que vous êtes agent de sécurité. Votre travail d'observation, en solitaire dans une guérite sur un quai de livraison, n'est pas sans évoquer le retrait du moine dans sa cellule.

JMK : Oui, c'est une très belle définition. Cet endroit m'a servi de pôle d'observation. J'ai pu voir énormément de choses – il y a une différence entre voir et observer... J'ai observé des choses qui m'ont permis d'écrire certains textes concernant *L'Évangile du gitan*. Cela a été très intéressant, car je suis presque dans une prison, avec une grande grille, au dessus de moi, un ciel très pesant. J'ai des amis : des rats qui viennent me voir, des corbeaux, des pies, des araignées qui sont dans la guérite, j'en ai fait tout un petit monde. C'est formidable, parce que je vis quotidiennement avec eux, et ils sont habitués à moi, je ne leur fait pas peur, parce que je ne leur fait pas de mal. Ils doivent se dire, comme j'écris : il est comme nous, il est là pour manger ! Ça a été un pôle d'observation très intéressant, même sur le plan humain : j'ai rencontré des gens qui

travaillent en maintenance, des ouvriers, des gens de la sécurité, qui ont un grand cœur, des gens de l'ombre mais qui ne mériteraient pas de rester dans l'ombre très longtemps car ils sont très vivants, très vrais.

AS : Souhaiteriez-vous ajouter quelque chose à ce petit raccourci biographique ?

JMK : Dans cet emploi, où je me permets parfois de partir, , je suis allé à Marrakech, interviewé par des journalistes qui ont lu mon livre ; je suis allé aussi à Bruxelles, interviewé par des professeurs, des physiciens. Ce qui est extraordinaire, c'est que quand je travaillais au cirque Romanes j'ai eu la grande surprise de voir Yehudi Menuhin, le grand musicien, le grand maestro, et j'ai su qu'avant chaque concert il lisait un de mes textes. Il était venu pour me rencontrer. Moi, à cette époque, j'étais un peu complexé. Vous savez, vous faites le clown... je me sentais dévalorisé par rapport à la grandeur de cet homme ; il souhaitait me rencontrer et moi, je me suis effacé, je suis parti après mon numéro. Ce n'est pas que je ne voulais pas le rencontrer, mais j'avais peur. Vous savez, quand vous êtes face à un tel monument, et que vous êtes clown... Je ne m'imaginai pas que *lui* s'intéressait à ce que j'écrivais... Après est arrivée sa secrétaire qui m'a demandé, suite à son décès, de faire partie de la Fondation Yehudi Menuhin. Il y a eu une manifestation l'année dernière au Luxembourg, où j'ai été interviewé par plusieurs personnes concernant le nomadisme actuellement dans le monde.

Question : Vous dites en parlant de vous-même, que vous êtes de la race des arbres, ou encore « que vous êtes un arbre qui marche ». Pourriez-vous nous en dire un peu plus ?

JMK : L'arbre, à la base, on croit qu'il reste sur place tout le temps, mais ce n'est pas vrai. Vous prenez un bouleau à Fontainebleau et vous allez le retrouver à la forêt de Senlis ! Moi c'est pareil. On est tous en train de se mouvoir, l'être humain est fait pour se mouvoir, et je crois que la nature aussi bouge, elle se diversifie, elle va à droite à gauche. Moi, je me dis que je suis un arbre, que je suis fait d'une écorce assez dure ; j'ai subi la pluie, la neige, le froid, la souffrance, le vent, les tempêtes : les arbres aussi. Alors je me suis un peu comparé à eux. Avec la caravane, sous un arbre, c'est agréable, il pleut, mais il y a du vent, ça bouge... et donc je pense que les arbres sont également un peu Gitan, car on les retrouve partout. Eux, ils n'ont pas besoin de papiers ! Et puis *les feuilles mortes*, aussi, c'était mon premier texte. Ça a commencé au Québec, quand j'allais à l'école. Au Québec, ils ont un paysage magnifique en automne, des arbres extraordinaires avec des couleurs bariolées, c'est fascinant de voir les couleurs des arbres au Québec. Quand je voyais toutes ces feuilles, toutes ces couleurs, même le plus beau tapis d'Orient n'aurait pu rivaliser avec le tissage naturel de ces feuilles. C'est là que j'ai fait mon premier poème : sur les feuilles mortes. Ce poème est tombé entre les mains du prêtre, qui trouvait bizarre qu'un enfant de 9-10 ans puisse écrire quelque chose comme ça. J'ai été confronté au prêtre qui m'a demandé : « Comment ça t'as pris d'écrire comme ça ? » Et ça a fait tout le tour : on ne comprenait pas comment un gamin pouvait écrire comme ça. C'est qu'à l'époque, j'aimais beaucoup Félix Leclerc ; quand c'était le moment des dictées, on se servait toujours à l'époque de Félix Leclerc. Par contre, ce qui était horrible, c'est quand on nous emmenait à la messe. Car à l'époque, au Québec, il y a plus de 30 ans, il fallait aller à la messe quand on était dans l'école. Il fallait aller à la messe deux fois par jour ! Alors, j'en avais ras-le-bol de voir ce bonhomme accroché sur une croix, je ne pouvais plus le supporter. Ensuite, je suis arrivé en France et grâce à Lydie Dattas j'ai pu lire *Les Évangiles* et ma christicité s'est

réveillée en moi. Ensuite me suis intéressé à la théologie. Mais jusqu'à ce moment, aller à l'église c'était d'une stupidité, une horreur, je ne comprenais rien, j'attendais que ça finisse, je prenais ça pour une mascarade. Je ne comprenais pas ce type sur la croix, je me disais: mais qu'est-ce qu'il fout là-haut ? Je n'avais qu'une seule envie, c'était de partir. C'est en arrivant en France, grâce à Lydie Dattas, et à Alexandre Bouglione qui était son époux, et qui à l'époque était un ami intime du poète Jean Genet, c'est là que j'ai commencé à rencontrer le monde de la poésie. J'ai eu l'honneur de connaître Jean Grosjean, qui a traduit le Coran et plusieurs ouvrages mystiques. Un jour, il m'a invité chez Gallimard, il a voulu me rencontrer et m'a dit : « Écoutez, Monsieur, ce que vous faites est très bien, il faut continuer ». Pour moi ce fut un grand honneur d'avoir été reçu chez Gallimard par Monsieur Jean Grosjean, qui est décédé il y a 3 ans déjà, et c'est là que je suis rentré un peu dans le monde de la poésie.

Q : Et c'est là que vous vous êtes senti choisi, comme vous le dites plus d'une fois ?

JMK : Plutôt une entité, quelque chose qui est rentré en moi. Parce que ça fait un peu prétentieux de dire que l'on a été choisi, des fois je n'ai pas l'art d'employer les bons mots... J'ai senti une entité en moi qui me poussait. Je vais vous dire, je connais des gens qui prennent un plaisir fou à écrire, j'en connais quelques uns, ils s'installent dans des lieux, ils se mettent à écrire, tout est très bien rangé, très bien cadré... alors que moi, si ça me réveille dans la nuit, je vais écrire ce qui se passe dans ma tête, mais je vais le faire sincèrement. Moi, j'ai toujours aimé la poésie mystique, et bien entendu je suis un incondtionnel de Rimbaud, de Verlaine, de Baudelaire, de François Villon, et je suis aussi admiratif de la poésie chantée, de Brassens, Brel, de Léo Ferré, et Felix Leclerc... je les ai aimés parce qu'ils se sont inspiré de vrais poètes, Verlaine, Rimbaud et tant d'autres... Ce que j'admire chez Brassens (ce qu'il dit dans une autobiographie), c'est qu'il a écrit des chansons où il a été puiser des mots chez des poètes qui étaient inconnus. Au contraire, des Montand et Cie qui sont allés chercher Prévert et Aragon, et tout ça fait une petite mafia.

Q : Vous dites que c'est dans la proximité des tribus indiennes que vous découvrez la « force de la poésie ». Comment cette découverte s'est-elle présentée à vous ? Et quelle est donc cette force ?

JMK : Elle a commencé déjà un peu au cinéma. À l'époque, on faisait beaucoup de westerns, et les dialogues entre les indiens et les cow-boys, les indiens avaient un langage poétique, et d'abord leurs prénoms : ils se donnaient des prénoms d'oiseau, c'était très joli. Dans les dialogues des films américains, les indiens employaient un langage poétique et ça m'avait beaucoup marqué ; c'était fabuleux la façon dont ils s'exprimaient ; ils avaient un langage poétique et c'étaient des gens qui n'avaient aucune instruction. Après je les ai connu, les Iroquois, les Algonquins, les Apaches, je les ai connu là-bas, dans des spectacles, on est allé jusqu'à la baie d'Hudson : il y avait des tribus indiennes, et là encore il y avait un langage français, mais qui commençait à se perdre un peu ; il y avait des propos qui étaient encore assez poétiques. Les amérindiens m'ont fasciné dans leur langage, ça a été aussi un déclencheur pour la poésie. Ce qui est terrible, c'est de voir les conditions dans lesquelles vivent ces pauvres gens. On est en train de les détruire. C'est ce que j'expliquais l'autre jour au Luxembourg concernant le nomadisme ; maintenant tout le monde est nomade, pratiquement tout le monde est Gitan, on ne sait plus où on va, et on ne sait plus du tout où l'on va aller. On a tous en nous quelque chose de la gitanerie. Quant au nomadisme,

l'autre jour j'ai été interrogé par une femme qui me demandait : « Pouvez-vous me donner une définition de la bohème ? » Je lui ai dit : il y a la Bohème d'Aznavor, il y a celle de Puccini, mais maintenant il y a une bohème de tristesse, de malheur, des gens qui sont rejetés de leurs lieux de vie, qui sont obligés de fuir. Quelque part, on devient presque tous des Gitans. Je ne trouve pas très poétique de voir des gens qui dorment sur le bord du périphérique...

Q : Je vous cite : « Petit, je lisais plutôt dans le regard des choses qui m'entouraient ». En est-il autrement aujourd'hui pour vous ?

JMK : Non, je continue, il y a des choses qui me fascinent. J'ai vu un acte l'autre jour qui m'a vraiment fasciné. C'était sûrement des Roms, qui étaient en fuite. Ils avaient une grande charrette avec pleins de trucs dedans : mais en plein milieu d'un boulevard ! Ils traînaient ça à deux, et tout à côté d'eux des Mercedes, des 4x4. Si j'avais eu mon ami photographe Christian Louis, élève de Doisneau, à mes côtés, il aurait eu la chance de prendre en photo ce moment-là, cela aurait été magnifique. C'est le genre d'observation que je trouve formidable : ils étaient en plein milieu du boulevard, ils tiraient leur charrette avec tout ce qu'ils avaient ramassé, à côté des voitures, des autobus, ça klaxonnait de toute part, et ils n'en avaient rien à faire – et là j'ai trouvé une image qui nous ramenait en arrière. Ça, c'est une chose qui me fascine, sur laquelle je peux greffer un texte.

Q Vous associez souvent souffrance et parole de vérité. Écrire semble être pour vous douloureux mais vital. Pensez-vous que seule la souffrance vécue puisse permettre à l'écrivain d'appréhender ce que vous appelez « la parole de vérité » ? C'est quoi cette tristesse, cette parole de vérité ?

JMK : Comme j'étais interviewé sur RTL, en duplex, une dame de Belgique m'a agressé en me disant qu'on en avait marre de la poésie écorchée. Je lui ai répondu : « Vous savez, Madame, si Rimbaud n'avait pas été écorché (ou d'autres : Verlaine, Baudelaire, ou Gérard de Nerval, pendu à un lampadaire), on n'aurait pas aujourd'hui cette culture française. S'il faut avoir le cul sur du velours, un foulard autour du cou et une paire de lunettes rondes pour écrire des belles choses... Moi, je ne pense pas que l'on puisse écrire des choses intéressantes si l'on ne souffre pas. Je n'ai pas souffert parce que je voulais souffrir, j'ai souffert parce que la vie m'a fait souffrir. J'ai vécu des moments... je ne veux pas rentrer dans les détails, j'ai vraiment dégusté. J'écris ce que je ressens, tout en y mettant une petite lueur d'espoir, d'optimisme. Alors, ne me dites pas que je suis un écorché ! » Souffrir, c'est la mort et la vie, c'est une fusion. Ceux qui ne veulent pas y participer, ils ont d'autres ambitions, c'est leur problème. Sur le plan mystique, il y a trois genres d'êtres humains. Celui qui ne sait pas, le plus commun des mortels, celui qui rentre chez lui, qui mange et qui travaille, et qui n'est pas méchant : le jour où il va mourir, il va aller dans un espace qui lui est promis, où il n'existera plus. Celui qui aura cru, celui qui aura souffert, qui aura respecté son prochain et qui l'aura aidé : il méritera quelque chose, il aura quelque chose selon mon point de vue. Mais celui qui sait qu'il existe quelque chose et qui y croit mais qui préfère s'asseoir sur une chaise en velours plutôt qu'une chaise en paille, il aura fait son choix et il aura ce qu'il mérite, il aura ce qu'il aura choisi. C'est nous-mêmes qui faisons notre tombe, ce n'est pas le fossoyeur.

Q : Dès « Les jours simples », votre premier recueil, la nuit apparaît de façon presque

obsessionnelle. C'est quoi la nuit pour Jean-Marie Kerwich ? C'est quoi la nuit pour un Gitan ?

JMK : La nuit c'est extraordinaire. La nuit des Gitans, sans rentrer trop dans l'exotisme, c'est faire un petit feu de bois et illuminer un petit peu le ciel. Ça nous rapproche un peu du ciel. Ce ne sont pas tous les Gitans qui vont faire un feu de bois, ce ne sont pas tous les Gitans qui jouent de la guitare, ni tous les Gitans qui font de la prison... Quand je faisais du cabaret, il y a une vingtaine d'années, je faisais un numéro de jonglage, je travaillais dans des bordels... Oui c'est comme ça : à l'époque, il fallait justifier d'une attraction pour que l'établissement puisse ouvrir, il devait justifier qu'il faisait du music-hall. On prenait une ou deux attractions pour dire « c'est un music-hall » – mais si on veut le dire clairement, c'était un bordel. Dedans, il y avait peut-être une vingtaine de filles, elles faisaient leur affaire, elles buvaient du champagne, et après elles faisaient ce qu'elles voulaient. Moi, je travaillais là et c'était une vie formidable. J'ai eu un pôle d'observation fantastique, j'ai connu les plus grands maffioso qui ont existés, mais qui avaient un charme extraordinaire. J'ai connu des gens des milieux marseillais, corses... Quand j'ai été en Italie, je n'avais pas un sou : j'ai été obligé de mettre une chaîne en or au clou parce qu'il fallait que je prenne le train pour aller travailler à Milan. J'arrive à Milan et je n'avais pas un rond, j'étais sur le trottoir et il y avait des prostituées qui étaient là. Elles m'ont donné à manger, je pouvais dormir pendant une heure. J'ai rencontré tous ces personnages merveilleux qui m'ont donné à manger, c'étaient des prostituées, des proxénètes, mais je ne suis jamais rentré dans leurs affaires, je me suis toujours tenu à l'écart ; je faisais mon numéro et je rentrais le soir dans ma caravane, car l'hôtel c'était trop cher. Je cherchais un terrain de camping dans le coin et le soir, je rentrais, je buvais du vin et là, je me mettais à écrire sur tout ce que j'avais observé. C'était une belle époque, j'ai vécu ça au Luxembourg, en Italie, en Allemagne, un peu partout, en Espagne, au Portugal, dans des casinos. Mais mon plus beau souvenir, c'est lorsqu'on m'avait offert un contrat à Venise. Je ne connaissais pas Venise. Le premier soir où j'arrive à Venise, j'avais faim, je rentre dans un restaurant et je vois 4-5 types qui se mettent autour de moi pour me servir aux petits oignons et je me dis : mais comment je vais pouvoir payer ces gars-là, c'est pas possible ? Il y a le patron qui vient me voir et il me dit en italien : « *Tu es l'artiste qui travaille au Lido, je te paie à manger* ». C'était gentil, vous voyez, le bon dieu était avec moi ! Ce qui était magnifique, c'est que je rentrais à 4h du matin, la place Saint-Marc était tout à fait vide : Venise était à moi. Puis je rentrais dans ma petite chambre et je me mettais à boire et à écrire pratiquement jusqu'à l'aube.

Q : Avez-vous d'autres projets d'écriture ?

JMK : Bien sûr. Je viens de terminer un livre qui s'intitule *Le livre errant*. Chaque fois que je mets la main dans une poubelle pour chercher quelque chose dont j'ai besoin, que ce soit un outil ou autre, je trouve des choses. L'autre jour, je suis tombé sur *La Résurrection* de Haendel, un disque que j'ai gardé ; après, je me retrouve avec un livre de Molière ; et l'autre jour, j'ai vu un livre sur le bord d'une poubelle, encore un livre qui parlait de la poésie. Alors je me suis dit : tu vas écrire un livre. Enfin, ce n'est pas toi qui vas l'écrire : il va s'écrire tout seul ! C'est un livre qui se promène partout, et à chaque fois qu'il entend une conversation poétique, intéressante, il choisit un gars, et il écrit. Pour ainsi dire c'est un livre qui n'a pas d'auteur.

Q : C'est le rêve de l'écrivain !

JMK : Je ne sais pas si pour moi ça a été un rêve ! Mais pour moi, il n'a pas d'auteur... Il sera certainement édité en octobre 2011. Et après, mon dernier livre : ce sera un livre presque autobiographique qui s'appellera *Vierna*, un roman. C'est l'histoire d'un magicien et d'un travesti qui vivent pendant plus de 12 heures dans une loge sordide, dans le nord, en Belgique, à Liège, dans un cabaret qui s'appelle *le Carlton*. Il y a un paradoxe car *Le Carlton* c'est quand même un endroit luxueux et quand on voit l'endroit, où j'ai travaillé, eh bien ! vous vous dites : il n'y a pas un rat qui rentrerait là-dedans ! C'était horrible. Il y a un petit magicien qui s'appelle Tagore et un travesti qui s'appelle Vierna, et il se crée un dialogue entre ces deux personnages. Tagore ne fait pratiquement jamais son numéro, d'abord parce qu'il est mauvais, mais il est là pour justifier le music-hall... Il reste dans la loge et quand Vierna monte, c'est le travesti qui parle, avec toute sa noblesse, son élégance ; et lui, Tagore, il est poète, et ne sait même pas qu'il est poète. Il n'en a aucune idée lui-même. Mais ils ont une objectivité sur la vie quotidienne, on ne sait même pas comment car ils dorment la journée. Ce sera mon dernier roman. Et ensuite je pense que je cesserai l'écriture. J'avais retenu une parole de Brel que j'avais trouvé formidable à l'époque. On lui avait demandé : « Pourquoi arrêtez-vous le tour de chant ? » Et il avait dit : « Parce que je n'ai pas envie de me répéter ». J'ai trouvé ça très noble, au contraire d'autres chanteurs qui ne finissent pas de se répéter, de se répéter, de se répéter...et des écrivains aussi ! Bon, à un moment donné, il faut s'arrêter. Donc, il ne me reste que deux livres à faire...

AS : *Je vous remercie beaucoup.*

JMK : C'est moi.